

assez comparables sans doute à certains patios de l'Alhambra ? Elles présentaient, par ailleurs, l'avantage d'être sensiblement contemporaines du cuarto dorado et elles eussent, sans nul doute, pu attester l'extension de thèmes décoratifs et de modes de construction, bref, d'une tradition dont Grenade semble constituer le point de départ. Etais-il alors nécessaire d'aller chercher si loin des antécédents aussi peu convaincants que la porte de Mahdiya (Tunisie), celle de la mosquée de al-Hakim (Le Caire), celle de Lalla Rayhāna (Kairouan) ou, plus avant encore dans l'histoire, celle de Raqqa ? ...

On ne peut s'empêcher de regretter qu'en fait il y ait deux ou trois études différentes sous un même titre; l'une qui traite convenablement du sujet, c'est la plus courte, une autre qui nous emmène à la recherche du thème des portes monumentales, une troisième qui étudie l'évolution des mihrâbs, tout à fait inattendue ici.

Une étude comparative avec ce qui pouvait être comparé, une recherche d'antécédents locaux (art des Taïfas et art califal), une analyse méticuleuse des éléments de décor accompagnée de tableaux et de planches auraient, fort probablement, permis de dégager l'originalité de cet art des Naṣrides, elle l'aurait classé dans une courbe évolutive qui n'était pas nécessairement ascendante, elle aurait largement contribué à la connaissance de l'art décoratif andalou du XIV<sup>e</sup> siècle ...

Lucien GOLVIN  
(Aix-en-Provence)

R.B. SERJEANT et R. LEWCOCK, éd., *Ṣan‘ā’ : an Arabian Islamic city*. Editions du Scorpion, 1983. 29,8 × 22 cm., 630 p.

Le nom de Ṣan‘ā’ écrit en arabe n'apparaît sur des documents topographiques qu'à partir de la première moitié du troisième siècle. Le premier auteur arabe qui décrivit cette cité fut le géographe Ibn Rustah (903 A.D.) auteur du *Kitāb al-A'lāq al-nafisah*. Cette cité millénaire du Yémen Nord, un des plus beaux fleurons de l'architecture islamique, est le thème de ce remarquable ouvrage auquel dix-neuf auteurs ont participé. Si les conditions de la fondation et le début de l'histoire de Ṣan‘ā’ restent imprécis, dans la mesure où aucune enquête archéologique récente n'apporte d'éléments nouveaux, l'état de la question est longuement exposé.

Jusqu'en 1063 A.D., date de la prise de la ville par les Ṣulayhides, elle est, par intermittence, aux mains des Zaydites fixés à Ṣa‘da. Puis, après le pouvoir des Ṣulayhides, elle tombe aux mains des Sultans de Hamdān pour cinquante ans. Les Ayyūbides et les Rasūlides s'y succèdent et elle est finalement occupée deux fois, au XVI<sup>e</sup> siècle et à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par les Ottomans. Entre temps les Zaydites la réintègrent et finissent par s'y implanter en 1904 après la seconde occupation ottomane. Depuis 1962, Ṣan‘ā’ est la capitale de la République Arabe du Yémen Nord.

L'évolution du cadre urbain des origines à nos jours, la géographie et la topographie historiques sont étudiées avec un rappel constant aux sources arabes nombreuses (Ibn Rustah, al-Rāzī, etc ...) et à celles des voyageurs européens comme Niebuhr. La démarche à la fois

philosophique, sociologique et ethnologique des auteurs se traduit particulièrement dans l'analyse architecturale de la cité.

Ainsi l'on suit l'homme de Ṣan'ā' dans ses différents lieux de dévotion, d'une mosquée à l'autre, à l'appel des trois *tasbihah* dont le texte est reproduit. On y apprend également que l'influence des Imams Zaydites fut déterminante dans la conception architecturale. Les minarets furent proscrits. Yaḥyā b. 'Abdullāh b. Kulayd, en devenant qādī de Ṣan'ā', ordonna que les décorations des mosquées soient détruites et plâtrées, considérant que les décors distraisaient les fidèles de la prière.

La grande mosquée fait à elle seule l'objet d'un chapitre. Selon la tradition, elle aurait été fondée sur l'ordre du Prophète Muḥammad encore en vie. Edifiée d'après les matériaux et les techniques en vigueur au début de l'Islam pour des bâtiments de cette importance, elle est construite en pierre de basalte. Au cours des siècles elle subit des reconstructions et de nombreux remaniements, les derniers sous l'Imam Yaḥyā en 1936-37. Dix inscriptions attestant ces travaux et d'autres événements sont reproduites.

D'après al-Rāzī, auteur du *Tārīh madīnat Ṣan'ā'*, Ṣan'ā' possédait 106 mosquées à l'intérieur de ses murs, approximativement le même nombre qu'aujourd'hui comme le prouve la liste des noms de 139 mosquées avec mention de leur état de conservation qui figure à la fin du chapitre dix-huit.

Une loi promulguée en 1974 demande aux nouveaux bâtiments de se conformer aux styles traditionnels. Quels sont-ils ?

L'on rencontre quatre types de maisons, le plus caractéristique est la maison-tour, haute et carrée, construite en pierre aux étages inférieurs et en brique cuite dans les niveaux supérieurs, avec une salle de réception au sommet. Vient ensuite la maison plus basse avec un salon de jardin s'ouvrant sur un bassin à jets d'eau entouré de gracieuses arcades. Le troisième type, identifié par C. Rathjens, est la maison de type juif comportant une cour au niveau le plus élevé qui communique avec plusieurs pièces par de petits perrons. Enfin il existe la maison-tour cylindrique ou bâtiment de ferme traditionnel.

Là encore, l'orientation des recherches menées sur l'habitat et les représentations graphiques en axonométrie permettent de comprendre la façon de vivre dans ces maisons de plus de cinq étages. L'accent est mis sur la subtilité des échanges possibles entre l'utilisation d'une pièce et celle d'une autre, voire plusieurs autres. Le *mafraq*, la pièce la plus soigneusement décorée et meublée de la maison, se tient au sommet et sert de pièce de réception. Mais le *diwān* où se déroulent les réunions de famille et les fêtes, relégué au troisième étage dans les maisons hautes, peut être une réplique du *mafraq*. D'autres pièces enfin sont utilisées par le maître de maison pour mâcher le qāt, fumer le *madā'ah* et converser l'après-midi, comme le *manzar* souvent situé à un étage sous le *mafraq* et qui en est une version plus petite.

Les garçons de Ṣan'ā' connaissent dix-neuf jeux tandis que quatre autres sont plus spécifiques aux filles.

Une histoire du costume yéménite allant de 1920 à 1975 rend compte des changements intervenus dans la tenue des hommes et des femmes vers 1940.

Auparavant il a été question de la nourriture et de la cuisine à Ṣan'ā'. La recette détaillée des neuf sortes de pain que l'on y cuit nous est transmise. Leur nom varie selon les composants,

les formes et les circonstances dans lesquelles ils sont consommés. Certains sont de véritables patisseries comme le *ma'sūb (ah)*, pain mélangé au yaourt (*ghee*) ou au beurre et au miel, qui est servi à la femme pendant quarante jours après avoir donné naissance.

Le lecteur trouvera dans ce volume en plus d'une bibliographie fournie, un glossaire des mots et expressions arabes, perses, turcs, hébreux, himyarites, un index des noms de personnes, familles, tribus, races, nationalités, titres et êtres surnaturels, un index géographique et des noms de lieu et, enfin, un index général, utiles outils de travail devant une telle somme d'informations.

Comme beaucoup d'autres villes traditionnelles, Ṣan'ā' est touchée par le modernisme et les changements technologiques qui en découlent à tel point que l'UNESCO l'a inscrite à son programme mondial de sauvegarde en 1981.

Ce livre colossal rassemble donc pour la postérité le riche patrimoine culturel, artistique et ethnique que représente Ṣan'ā'.

Claire HARDY-GUILBERT  
(C.N.R.S., Paris)

Guillemette et Paul BONNENFANT, *Les vitraux de Sanaa*. Valbonne, éditions du CNRS, centre de publications de Sophia-Antipolis, 1981. 21 × 29,7 cm., 99 p.

Analyse thématique des décors de vitraux utilisés encore en 1976 par les artisans à Ṣan'ā'. La technique de fabrication de ceux-ci avait été décrite par les auteurs dans la *Revue des études islamiques* (XLV/2, 1977, p. 247-262).

L'étude actuelle est en fait plus étendue que ne l'indique son titre, puisqu'elle comprend également les autres aspects de la sculpture sur plâtre dans les maisons de Ṣan'ā', comme les stucs intérieurs ou le travail sur les façades. Il était en effet inévitable d'en tenir compte, tant il s'agit d'une même veine d'inspiration. Cependant, sur ce point, on ressent une certaine hésitation de la part des auteurs. La confrontation des différentes appellations des motifs et celle de leur utilisation, résultat d'enquêtes menées auprès des artisans, fournit une base précieuse à l'ensemble de l'étude.

Dans la recherche des influences, par ailleurs minutieuse, on regrettera que la filiation évoquée avec la grande famille des claustra islamiques élaborés dès l'époque omeyyade ne fasse pas l'objet d'un plus large développement.

Abondamment illustrée, cette étude solide a, en outre, le mérite de témoigner, à temps, d'une forme d'art populaire menacée de disparition.

Claire HARDY-GUILBERT  
(C.N.R.S., Paris)

Hassan MASSOUDY, *Calligraphie arabe vivante*, avec la collaboration de Isabelle NITZER. Paris, Flammarion, 1981. In-4°, 192 p.

Le titre même de l'ouvrage définit le propos de son auteur. Ce dernier ne nous présente pas une dissertation sur la place primordiale qu'occupe l'écriture arabe dans l'art musulman, comme le font tant d'ouvrages consacrés à la calligraphie arabe. Il cherche à nous initier à